

DRAGONFLY

Max a achevé le portrait ce matin. Justin, notre majordome, a installé le tableau dans ma chambre, contre le mur, sous la grande couverture marron. Je ne l'ai pas encore vu. J'ai hâte. J'ai demandé à Justin de me photographier, assis devant le tableau caché. J'ai la pipe de Simon à la bouche. Même si je ne fume pas. J'ai revêtu ma tenue d'aviateur. Ça fera un souvenir. Je suis prêt. Et déterminé.

Je m'appelle Antoine, Antoine de Saint Juéry. Je suis né dans une famille aisée. Mon père, Albert de Saint Juéry, est un industriel notoire. Ma mère, Lizzie, est la plus douce et la plus tendre des femmes. Je suis fils unique. Enfant, je courais indéfiniment avec les libellules, près de l'étang derrière le château. Je grimpais dans les arbres pour être plus près des oiseaux. J'avais des ailes dans la tête. Dans les journaux de mon père, je lisais les exploits de Santos-Dumont, de Louis Bleriot. Je rêvais ma mère en Raymonde de Laroche. Enfin, adolescent, j'ai volé pour la première fois. Un magnifique cadeau de mon père, ce baptême de l'air à Toulouse. Devant mon enthousiasme débordant, mon père a fait construire un hangar dans le grand pré, à une centaine de mètres du château. Pendant ce temps, j'obtenais ma licence de pilote avec l'aéro-club de France. Le hangar, c'était pour mon avion, un biplan Wright. Je l'ai appelé DragonFly. Avec lui, j'ai flotté sur l'air, au-dessus des nuages. Presque chaque jour, je volais dans le ciel albigeois, ivre de légèreté et de liberté. Les gens me reconnaissaient, ils me faisaient signe. J'étais heureux.

Puis le trois août 1914 est arrivé, le début de ce que l'on appellera la grande guerre. J'avais vingt ans. J'ai été appelé. On m'a incorporé dans l'armée de l'air. Ils avaient transformé nos oiseaux de métal en armes de guerre. Mon espace de bonheur était devenu le théâtre de bruits destructeurs, de flammes, de fumées, d'explosions. Mon ami Pierre et son biplan ont été les premiers à être abattus, ils ont laissé une longue trace de fumée noire derrière eux, et un vide immense. J'entends toujours le sifflement de l'avion qui tombe, puis le bruit de l'explosion sur le sol. D'effroi, de colère, j'ai poursuivi et mitraillé l'ennemi, acharné. Alexandre, c'est une balle en plein vol qui l'a tué. J'étais suffisamment près pour voir le cercle rouge

s'étendre sur sa veste d'uniforme. Son avion, livré à lui-même, a chuté comme un caillou. Quant à Simon, mon cher Simon, mon compagnon de chambre, mon joyeux frère, celui que j'aurais tant aimé avoir, celui qui chaque soir se donnait tout entier pour me faire rire, pour me faire oublier les hurlements de la guerre qui résonnaient dans ma tête, Simon est mort juste avant l'armistice, un tir d'artillerie, alors que nous rentrions à la base, en formation d'escadrille, presque détendus, soulagés d'avoir survécu une journée encore.

Je ne sais comment j'en ai réchappé, moi, qui si souvent ai lâché les commandes pour mettre mes mains sur les oreilles, ou bien ai fermé les yeux pour ne plus voir les avions s'enflammer, brûler, tomber.

Après la guerre, on m'a interné longtemps dans un hôpital militaire, près de Toulouse. J'avais besoin de repos, terriblement. Je ne dormais plus. Les cauchemars envahissaient mon sommeil. Je n'avais que du fracas à l'intérieur de moi. Chaque jour, je marchais dans le parc de l'hôpital, longuement. Les arbres, les sons de la nature aussi bien que son silence ont été mon plus grand repos, mon véritable soin. Ma mère Lizzie venait me rendre visite chaque semaine. Elle m'accompagnait dans mes promenades, tendre présence, précieux réconfort. Albert, mon père, de peur ou de lâcheté, d'appréhension ou d'incompréhension, n'est jamais venu.

J'ai été démobilisé en 1920, je suis rentré à Saint Juéry. Mon père, occultant l'internement, était fier de moi, j'étais le héros de la famille. Ma mère ne disait rien, elle m'observait, elle était triste, elle avait peur. DragonFly m'attendait dans le hangar. J'ai commencé par le remettre en état. Il avait besoin de nettoyage, que chaque rouage soit huilé, que chaque boulon soit revissé. Ces gestes répétitifs m'ont tranquilisé, m'ont apaisé. J'avais retrouvé le sommeil, les cauchemars se faisaient plus rares. Mes parents avaient tenu à organiser une fête pour mon retour, quelque chose d'informel, un grand buffet et un bal. Mon père avait insisté pour que je m'habille de mon uniforme d'aviateur pour l'occasion. La soirée avait été charmante, j'y avais retrouvé Elsie. L'enfant puis la jeune fille que j'avais connue, était devenue une jeune femme séduisante. Ce soir-là, Elsie avait accepté toutes mes invitations à danser et nos échanges de regards étaient remplis de promesses.

Enfin, après des jours de chiffon et de clef à molette, DragonFly brillait. Justin et moi, nous le sortîmes du hangar, pour l'amener tranquillement au départ de la piste. Je suis monté, je me sentais à l'aise, tellement chez moi dans ce siège que je connaissais si bien. J'ai mis mon casque, mes lunettes, fait un signe à Justin, et j'ai tourné la clé. Mais au bruit du moteur, ma tête a implosé. Tout m'est revenu, tellement fort. Le cercle rouge sur la poitrine d'Alexandre, Pierre qui chute en piqué, Simon. Et les flammes, le crépitement des mitraillettes, les sifflements, le vacarme. Je me suis évanoui.

A mon réveil, j'étais allongé dans l'herbe, ma mère penchée sur moi, des sels dans la main. « Antoine, mon Antoine, tu te réveilles, enfin, comment te sens-tu ? » Derrière le visage affolé de Lizzie, j'apercevais le ciel. C'était maintenant devenu un espace inaccessible. C'en était terminé.

Nous avons abandonné DragonFly sur place, et nous sommes rentrés au château. Mon père Albert s'est mis à me parler de l'usine, il voulait que je vienne travailler avec lui. Il disait que c'était le moment pour moi. Ma mère me parlait d'Elsie, du prochain dîner, dans quelques jours, chez les de Cambon d'Albi, les parents d'Elsie. J'étais, moi, plongé dans mes pensées, ou plutôt, plongé dans mon effondrement intérieur, abasourdi.

J'ai accompagné mon père à l'usine. Nous avons eu un dîner charmant avec Elsie et ses parents. Chez eux, j'ai rencontré Max, un jeune peintre intelligent et talentueux. Une idée m'est venue. Je lui parlai de DragonFly. Je voulais un portrait de mon cher avion là où nous l'avions laissé, dans le grand pré, au départ de la piste. Je le voulais prêt à s'élancer, je voulais voir le mouvement. J'avais besoin du ciel, des nuages, et de quelques oiseaux aussi. Et puis, il me fallait la forêt dans le tableau, mais pas de présence humaine. Max est venu peindre chaque jour, lorsqu'il qu'il faisait beau, toujours aux mêmes heures du milieu de l'après-midi. Moi, j'apprenais le métier de mon père, sans déplaisir. Chaque jour, je l'accompagnais au bureau ou à l'usine. Les dimanches, je voyais régulièrement Elsie, elle aussi sans déplaisir. Lizzie m'observait. Je n'osais pas soutenir son regard.

Après un mois, Max m'annonçait avoir achevé le portrait de DragonFly. Je le remerciai, le payai pour son travail, mais je ne souhaitais pas voir le tableau, à son grand étonnement. Je demandai à Justin d'installer la peinture, recouverte, dans ma chambre.

Après la photo, Justin me laisse seul.

Je me relève,
recule la chaise.
Et délicatement,
j'ôte la couverture.
Le voilà, magnifique,
mon cher DragonFly.

Ses ailes dorées. La carlingue argentée. L'hélice blanche. Elle semble tourner. Je mange les couleurs. Les verts foncés du pré. Les verts plus clairs de la forêt. Un ciel bleu si profond. Des nuages blancs, cotonneux. Un oiseau qui m'appelle.

Ma vie est là devant mes yeux.

Cher Max qui me l'a rendue.

J'entre dans le tableau.

Je traverse la toile.

Je le rejoins, enfin,
mon DragonFly.

Je pars.

Avec

lui.

Je m'envole,
dans un dernier fracas,
laissant derrière moi, une trace
de fumée blanche.